Connaissance et représentation
Etude de textes

I. Texte 1 Montaigne

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces différences ? Comme nous disons, aux débats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ni à l'autre parti, exempt de choix et d'affection, ce qui ne se peut parmi les Chrétiens, il advient de même en ceci; car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, étant lui-même partie en ce débat; s'il est jeune, de même; sain, de même; de même, malade, dormant et veillant. Il nous faudrait quelqu'un exempt de toutes ces qualités, afin que, sans préoccupation de jugement, il jugeât de ces propositions comme à lui indifférentes; et à ce compte il nous faudrait un juge qui ne fût pas**.**
Pour juger des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judicatoire ; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration ; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'établira sans une autre raison : nous voilà à reculons jusque à l'infini. Notre fantaisie ne s'applique pas aux choses étrangères, ainsi [mais] elle est conçue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le sujet étranger, ainsi seulement leurs propres passions ; et par ainsi la fantaisie et apparence n'est pas du sujet, ainsi seulement de la passion et souffrance du sens, laquelle passion et sujet sont choses diverses ; par quoi qui juge par les apparences, juge par chose autre que le sujet. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'âme la qualité des sujets étrangers par ressemblance, comment se peut l'âme et l'entendement assurer de cette ressemblance, n'ayant de soi nul commerce avec les sujets étrangers ? Tout ainsi comme, qui ne connaît pas Socrate, voyant son portrait, ne peut dire qu'il lui ressemble. Or qui voudrait toutefois juger par les apparences : si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empêchent par leurs contrariétés et discrepances **,** comme nous voyons par expérience; sera-ce qu'aucunes apparences choisies règlent les autres ? Il faudra vérifier celle choisie par une autre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera jamais fait.

II. Texte 2 Sextus Empiricus

La fin est ce qui est visé par l'action ou la pensée ; on ne saurait lui assigner une nouvelle fin, elle est le terme dernier des désirs. Nous disons jusqu'à présent que la fin du sceptique est la quiétude
en matière d'opinion et l'équilibre des passions en matière de nécessité. Car le sceptique, après avoir commencé par philosopher sur les jugements concernant les représentations sensibles pour les appréhender les unes comme vraies, les autres comme fausses - ce qui lui procure la quiétude - est tombé dans des contradictions d'égale force qui l'ont mis dans l'incapacité de juger, si bien qu'il a suspendu son jugement; à cette suspension du

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.

Culture Générale

Connaissance et représentation
Etude de textes

jugement a fait heureusement suite la quiétude en matière d'opinions. Celui qui croit en effet qu'une chose est belle ou laide par nature ne cesse d'être inquiet. Que vienne à lui manquer ce qu'il croit être un bien, il se figure endurer les pires tourments et se lance à la poursuite de ce qu'il croit être un bien. Le possède-t-il enfin, que déjà le voilà plongé dans de multiples inquiétudes qu'excite en lui une raison sans mesure, et dans la crainte d'un revers de fortune, il fait tout pour que ne lui soit point ravi ce qu'il croit un bienfait. Tandis que celui qui ne se prononce ni sur ce qui est naturellement bon ni sur ce qui est naturellement mauvais, ne fuit rien et ne se dépense pas en vaines poursuites. Aussi connaît-il la quiétude.
En somme, il est arrivé au sceptique ce qui, dit-on, est arrivé au peintre Apelle . Un jour, peignant un cheval, et voulant représenter sur son tableau l'écume du cheval, il y renonça furieux, et jeta sur sa peinture l'éponge avec laquelle il essuyait ses pinceaux; ce qui eut pour effet de laisser une trace de couleur imitant l'écume du cheval. Précisément, les sceptiques espéraient atteindre la quiétude en tranchant par le jugement la contradiction propre aux représentations sensibles et aux conceptions intellectuelles et, n'y parvenant point, ils suspendaient leur jugement. Par bonheur, la quiétude accompagna la suspension du jugement, comme l'ombre le corps. Donc nous ne pensons pas que le sceptique est absolument sans trouble, mais s'il est troublé, c'est seulement par les nécessités nous convenons qu'il peut avoir froid, avoir soif, et connaître des sentiments analogues. Mais même dans ces circonstances, qui frappent doublement le vulgaire, autant par la sensation elle-même que surtout par l'opinion qu'il porte sur son caractère naturellement mauvais, le sceptique qui rejette cette opinion surajoutée portant sur son caractère naturellement mauvais, en souffre moins et s'en délivre. C'est pourquoi, disons-nous, la fin du sceptique est la quiétude en matière d'opinion, et l'équilibre en matière de nécessité.

Hypothyposes pyrrhhoniennes

III. Texte 3 Schopenhauer

Le monde est ma représentation. – Cette proposition est une vérité pour tout être vivant et pensant, bien que, chez l'homme seul, elle arrive à se transformer en connaissance abstraite et réfléchie. Dès qu'il est capable de l'amener à cet état, on peut dire que l'esprit philosophique est né en lui. Il possède alors l'entière certitude de ne connaître ni un soleil ni une terre mais seulement un œil qui voit un soleil, une main qui touche cette terre ; il sait, en un mot que le monde dont il est entouré n'existe que comme représentation dans son rapport avec un être percevant, qui est l'homme lui-même.[...]La distinction du sujet et de l'objet est le mode commun à toutes[les représentations]le seul sous lequel on puisse concevoir une représentation quelconque, abstraite ou intuitive, rationnelle ou empirique. Aucune vérité n'est donc plus certaine, plus absolue, plus évidente que celle-ci : tout ce qui existe existe pour la pensée, c'est-à-dire l'univers entier n'est objet qu'à l'égard d'un sujet, perception que par rapport à un esprit percevant, en un mot il est pure représentation.
Le monde comme volonté et représentation

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

IV. Texte 4 Heidegger

Représenter signifie ici : à partir de soi, mettre quelque chose en vue devant soi, en s'assurant, en confirmant et en garantissant l'ainsi fixé (von sich her etwas vor sich stellen und das Gestellte als ein solches sicherstellen). Ce garantir, ce confirmer, il faut qu'il soit un calculer, car seule la calculabilité garantit une certitude anticipée et constante du repraesentandum, de ce qui est à représenter. La représentation n'est donc plus entente du présent dans l'ouvert sans retrait où l'entente elle-même prend place en tant que mode propre de présence ouverte sur ce qui se présente sans retrait. Représenter, ce n'est plus « se déclore pour... » -, la représentation est « saisie et conception de... ». Ce n'est plus l'étant présent qui déploie simplement son règne : l'attaque de l'emprise domine. La représentation est maintenant, conformément à la nouvelle liberté. le procédé, procédant de lui-même, de l'investigation dans le secteur de l'assuré, ce secteur restant encore lui-même à assurer. L'étant n'est plus simplement ce qui est présent, mais ce qui, dans la représentation, est posé en face, est opposé, est ob-stant comme objet. La représentation est objectivation investigante et maîtrisante. La représentation rabat tout à l'unité de ce qui est ainsi objectif. La représentation est coagitatio.

Chemins qui ne mènent nulle part

V. Texte 5 Nietzsche

La volonté du vrai, qui nous entraînera encore dans nombre d'entreprises périlleuses, cette célèbre véracité dont jusqu'ici tous les philosophes ont parlé avec vénération, que de problèmes nous a-t-elle déjà posés ! Quels étranges et graves problèmes, pleins d'équivoques ! C'est déjà une longue histoire — et pourtant, semble-t-il, elle vient tout juste de commencer. Quoi d'étonnant que finalement nous devenions méfiants, perdions patience et nous détournions, excédés ? Ce sphinx ne nous apprendra-t-il pas, à nous aussi, de notre côté, l'art d'interroger? Qui est-ce, proprement, qui nous pose ici des questions? Qu'est-ce qui proprement en nous aspire à la " vérité " ? — De fait, nous nous sommes longuement attardés à nous interroger sur la cause de ce vouloir, — jusqu'à ce que finalement nous nous trouvions tout à fait en plan devant une question encore plus fondamentale. Nous nous interrogions sur la valeur de ce vouloir. Étant admis que nous voulons le vrai, pourquoi pas plutôt le non-vrai ? Et l'incertitude ? Voire l'ignorance ? Le problème de la valeur de la vérité s'est dressé devant nous, — ou est-ce nous qui l'avons rencontré sur notre chemin ? Qui de nous est Œdipe, ici ? Qui est le sphinx ? C'est là, semble-t-il, un nœud de questions et de points d'interrogation. Et, le croira-t-on?, nous finissons par penser que le problème n'a jamais été posé jusqu'à présent, que nous sommes les premiers à le voir, à le tenir sous notre regard, à l'oser. Car il comporte un risque, et peut-être n'en est-il de plus grand.

Friedrich Nietzsche Par delà le bien et le mal

VI. Texte 6 Marx

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.

Culture Générale

Connaissance et représentation

Etude de textes

Voici donc les faits : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans des rapports sociaux et politiques déterminés. Il faut que dans chaque cas isolé, l'observation. empirique montre dans les faits, et sans aucune spéculation ni mystification le lien entre la structure sociale et politique et la production.. La structure sociale et l'État résultent constamment du processus vital d'individus déterminés; mais de ces individus non point tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire, tels qu'ils œuvrent et produisent matériellement; donc tels qu'ils agissent sur des bases et dans des conditions et limites matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté.

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, je commerce intellectuel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel. Il en va de même de la production intellectuelle telle qu'elle se présente dans la langue de la politique, celle des lois, de la morale, de la religion, de la métaphysique, etc. de tout un peuple. Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et des rapports qui y correspondent, y compris les formes les plus larges que ceux-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient et l'être des hommes est leur processus de vie réel. Et si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une camera obscure, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique.

A l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles. De ce fait, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent, perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. Dans la première façon de considérer les choses, on part de la conscience comme étant l'individu vivant, dans la seconde façon, qui correspond à la vie réelle, on part des individus réels et vivants eux-mêmes.

L'idéologie allemande, in partie, Éditions sociales, pp. ;4-37.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.